



*SOCIÉTÉ DES AMIS DE*

*Marcel Proust*

*ET DES AMIS DE COMBRAY*

*INSTITUT MARCEL PROUST INTERNATIONAL*

## **CONCOURS DE PASTICHES PROUSTIENS**

**2020**

**\***

**Finalistes**

**(pastiches ayant obtenu au moins deux voix  
sur quatre)**

**14 avril 2020**

## Table des matières

<b>Règlement du concours</b> .....	3
<b>Membres du jury</b> .....	7
<b>Remarques générales</b> .....	8
<b>Catégorie amateur</b> .....	9
<b>Pastiche n°5 – Au fond d’un tiroir</b> .....	10
<b>Pastiche n°9 – Pays de vaches : les vaches</b> .....	13
<b>Pastiche n°14 – L’affaire Lemoine vue par Proust</b> .....	16
<b>Pastiche n°16 – Ernestine de Guermantes</b> .....	19
<b>Pastiche n°22 – Les déplaisirs de nos jours</b> .....	22
<b>Pastiche n°23 – Le pays de la Crouce</b> .....	25
<b>Pastiche n°25 – Un architecte aventuré chez les Verdurin</b> .....	28
<b>Pastiche n°29 – Mademoiselle</b> .....	31
<b>Pastiche n°30 – Guère Mante, éternellement Proust</b> .....	34
<b>Pastiche n°35 – La Grippe de Shangai</b> .....	37
<b>Pastiche n°40 – En confinement</b> .....	40
<b>Pastiche n°41 – En confinement</b> .....	43
<b>Catégorie Professionnelle</b> .....	46
<b>Pastiche n°2 – L’air de la calomnie</b> .....	47
<b>Pastiche n°4 – Un mercredi artistique</b> .....	51
<b>Catégorie Scolaire</b> .....	54
<b>Pastiche n°1 - Une échappée musicale</b> .....	55

## Règlement du concours

### Article 1 : Organisateur

Afin de rappeler le goût de Marcel Proust pour le pastiche littéraire, la Société des Amis de Marcel Proust organise un concours de pastiches proustiens. L'écrivain se prit souvent à ce jeu<sup>1</sup>, et notamment en 1908-1909, dans une série d'articles évoquant un même fait-divers, *L'Affaire Lemoine*. Ces pastiches furent réunis, en 1919 dans un volume intitulé *Pastiches et Mélanges. Le Temps retrouvé*, dernier volume de *A la recherche du temps perdu*, contient également un célèbre pastiche du *Journal* des frères Goncourt. Le style de Proust a lui-même été souvent pastiché, notamment par André Maurois (*Le côté de Chelsea*) ou Jean-Louis Curtis (*La Chine m'inquiète ; La France m'épuise*).

### Article 2 : Concurrents

Le concours est ouvert dans trois catégories : catégorie professionnelle, catégorie amateur et catégorie scolaire. Pour chaque concurrent, un seul texte sera pris en considération, quelle que soit la catégorie de participation ; si un concurrent venait à soumettre plusieurs dossiers de candidature, seul le dernier reçu serait examiné.

- La catégorie professionnelle est ouverte à toutes les personnes ayant déjà publié une œuvre littéraire (sauf à compte d'auteur).
- La catégorie amateur est ouverte à toutes les personnes n'ayant jamais publié d'œuvre littéraire (sauf à compte d'auteur).
- La catégorie scolaire est ouverte à toutes les classes de l'enseignement secondaire, public ou privé. La participation se fait collectivement, au nom de la classe.

Les membres du conseil d'administration de la Société des Amis de Marcel Proust, ainsi que leur famille, ne sont pas autorisés à concourir.

### Article 3 : Forme et nature

La forme choisie pour le concours est celle d'un texte comprenant, espaces comprises :

- entre 4 500 et 10 000 signes pour la catégorie professionnelle ;
- entre 2 500 et 5 000 signes pour la catégorie amateur ;
- entre 1 500 et 3 000 signes pour la catégorie scolaire.

Ce texte doit par ailleurs obéir aux caractéristiques suivantes :

- être une œuvre originale, non publiée ;
- comporter un titre ;
- être écrit en français, dactylographié en police calibri de taille 11, paginé, au format Word (.doc) ou Open Office (.odt) ;
- ne comporter aucune information permettant d'identifier l'auteur du pastiche (son nom ou pseudonyme, en particulier) ;
- s'inspirer du style de Proust pour donner l'illusion que le texte pourrait être de sa plume. Le thème traité pourra cependant ne pas être contemporain du monde de Proust (dans ses propres pastiches, Proust n'hésitait pas à avoir recours à quelques anachronismes) ;

- afin de fêter, en 2020, le 100e anniversaire de la publication du *Côté de Guermantes I*, troisième tome de la *Recherche*, le pastiche devra comporter le mot *Guermantes* ; son acception peut naturellement différer de celle que Proust lui conférait dans son œuvre.

#### **Article 4 : Modalités de participation**

La participation requiert l'envoi d'un dossier complet d'inscription comprenant :

- le formulaire d'inscription « Concours de pastiches proustiens 2020 » ;
- le pastiche.

Les inscriptions s'effectuent sur le site [www.amisdeproust.fr](http://www.amisdeproust.fr)

Du seul fait de leur participation, les concurrents garantissent les organisateurs et les membres du jury contre toute contestation éventuelle par des tiers de l'originalité des œuvres présentées.

Tout dossier incomplet, non conforme, ou arrivé hors délai, sera rejeté.

La date limite d'envoi des pastiches est fixée au **mardi 31 mars 2020, à minuit, heure de Paris**.

#### **Article 5 : Processus de sélection**

Un jury majoritairement composé de membres du conseil d'administration de la Société des Amis de Marcel Proust se réunira pour décerner trois prix dans chaque catégorie. Le jury se réserve cependant le droit de ne pas décerner tous les prix, par exemple dans le cas d'un nombre insuffisant de concurrents.

Les membres du jury seront guidés dans leurs choix par un ensemble de critères communs : ressemblance avec le style de Proust, originalité du récit, émotions dégagées par le texte, respect de l'orthographe et de la grammaire, présence du mot *Guermantes* dans le texte.

#### **Article 6 : Prix**

Dans chaque catégorie, la composition des prix est la suivante :

- 1er prix : 400 €
- 2e prix : 300 €
- 3e prix : 200 €

Les résultats seront annoncés le samedi 16 mai 2020.

Chaque prix sera décerné sous la forme d'un chèque bancaire libellé en euros ; les prix ne pourront pas être réclamés sous une autre forme.

Les organisateurs se réservent le droit de modifier la nature et la valeur des prix en cas de nécessité.

#### **Article 7 : Protection de vos données personnelles**

Les données personnelles figurant sur le formulaire de participation au concours de pastiches proustiens sont enregistrées dans un fichier informatisé par la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray.

Vos données ne seront utilisées et traitées que dans la mesure où cela est nécessaire pour :

- vous confirmer la prise en compte de votre dossier de participation ;
- identifier les éventuels cas de dossiers de participation multiples par un même participant ;
- vous informer, le cas échéant, de la sélection de votre texte par le jury ;
- vous informer de tout événement (cérémonie de remise de prix, etc.) directement associé au concours de pastiches ;

- vous adresser votre prix à votre adresse personnelle, dans l'éventualité où vous ne seriez pas en mesure de le recevoir en main propre.

Vos informations personnelles sont conservées pendant une durée qui ne saurait excéder 5 années, sauf si :

- vous exercez votre droit de suppression des données vous concernant, dans les conditions décrites ci-après ;
- une durée de conservation plus longue est autorisée ou imposée en vertu d'une obligation légale ou réglementaire.

Pendant cette période, nous mettons en place tous moyens aptes à assurer la confidentialité et la sécurité de vos données personnelles, de manière à empêcher leur endommagement, effacement ou accès par des tiers non autorisés.

L'accès à vos données personnelles est strictement limité aux personnes de l'association en charge de l'organisation du concours de pastiches. La Société des amis de Marcel Proust s'engage à ne pas vendre, louer, céder ni donner accès à des tiers à vos données personnelles sans votre consentement préalable, à moins d'y être contrainte en raison d'un motif légitime (obligation légale, lutte contre la fraude ou l'abus, exercice des droits de la défense, etc.).

Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978 modifiée et au Règlement européen n°2016/679/UE du 27 avril 2016 (applicable dès le 25 mai 2018), vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification, de portabilité et d'effacement de vos données ou encore de limitation du traitement. Vous pouvez également, pour des motifs légitimes, vous opposer au traitement des données vous concernant.

Vous pouvez, sous réserve de la production d'un justificatif d'identité valide, exercer vos droits en contactant [concourspastiches@amisdeproust.fr](mailto:concourspastiches@amisdeproust.fr)

Pour toute information complémentaire ou réclamation, vous pouvez contacter la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés (plus d'informations sur [www.cnil.fr](http://www.cnil.fr)).

### **Article 8 : Autorisations et responsabilités**

Les organisateurs déclinent toute responsabilité en cas de vols, pertes, ou dommages causés à l'œuvre envoyée.

Les organisateurs se réservent le droit d'annuler cette manifestation pour toute raison indépendante de leur volonté.

Les concurrents autorisent la Société des Amis de Marcel Proust à utiliser librement les pastiches qui lui auront été adressés pour publication, reproduction et représentation sur toutes formes de supports écrit, électronique ou audiovisuel, notamment mais pas limitativement :

- sur le site Internet [www.amisdeproust.fr](http://www.amisdeproust.fr) ;
- dans les médias (par exemple pour la promotion des résultats du concours et d'éventuels concours ultérieurs) ;
- dans le Bulletin Marcel Proust ou dans un volume édité ou co-édité par la Société des Amis de Marcel Proust.

Les publications, reproductions et représentations pourront être intégrales ou partielles.

Dans aucun cas elles ne pourront donner lieu à une rétribution ou au versement de droits d'auteur.

**Article 9 : Respect du règlement**

La participation à ce concours implique le plein accord des concurrents à l'acceptation du présent règlement et aux décisions concernant tout aspect de ce concours, qui seront définitives et exécutoires. Le non-respect du règlement entraîne l'annulation de la participation.

**Membres du jury**  
**(par ordre alphabétique)**

Jérôme Bastianelli

Elyane Dezon-Jones

Jean Milly

Eric Unger

## Remarques générales

- Les pastiches sont présentés dans l'ordre chronologique des inscriptions.
- Lorsqu'une même personne s'est inscrite plusieurs fois, seule sa dernière participation a été prise en compte et retenue dans ce dossier du jury, conformément au règlement.
- Le nombre de signes (espaces comprises) est indiqué en page de titre de chaque pastiche ; ce nombre ne tient pas compte du titre du pastiche.
- Lorsque le nombre de signes d'un pastiche contrevient au règlement du concours (qu'il soit en-deçà de la limite inférieure ou au-delà de la limite supérieure du nombre autorisé), il est indiqué **en gras**.
- **Cinq pastiches ont été immédiatement disqualifiés, deux parce qu'ils dépassaient de plus de 20% la limite haute du nombre de signes, trois parce qu'ils ne citaient pas le nom Guermantes.** Le jury statuera ultérieurement sur le cas des pastiches qui dépassent de moins de 20% la limite haute.

Ce concours bénéficie du soutien de M. Bruno Roger.

Catégorie amateur

**Pastiche n°5**

-

**Au fond d'un tiroir**

4 874 signes

Autant la soudaine reviviscence d'un pan de notre vie dont nous avons perdu tout souvenir mais qui, aussitôt rappelé à notre mémoire, s'insère harmonieusement à la trame, réelle ou rêvée, de notre existence, nous procure un sentiment de triomphe (ainsi qu'au conservateur de musée une relique récemment exhumée qui parachève une collection d'objets de même facture), autant nous coûte-t-il d'être mis en demeure de reconnaître comme nôtres des actes et des propos que d'irréfragables preuves nous forcent à attribuer à notre moi passé alors que rien n'y porte l'empreinte de celui que nous croyons être ou avoir été.

Jamais je n'en fis mieux l'expérience qu'un jour de désœuvrement où, arpentant cette jungle domestique – inhospitalière et touffue – qu'est le grenier d'une vieille demeure, je m'approchai d'un buffet dont le tiroir céda en grinçant, comme réticent à me livrer son contenu. En m'avisant que les feuilles jaunies qui s'échappèrent pêle-mêle étaient couvertes de lignes dont le tracé m'était aussi familier (car il s'agissait de toute évidence de mon écriture) que la substance du texte, naïve et affectée, me semblait étrangère, je ne fus pas moins frappé de stupeur que ne l'eût été la victime d'une contrefaçon mise face à face avec le travail virtuose d'un faussaire ayant imité à la perfection sa graphie pour lui extorquer quelque somme d'argent ou le brouiller avec sa maîtresse. Mais à mesure qu'une ressemblance se faisait jour entre les tournures maladroites que j'avais sous les yeux et des afféteries de style que je me rappelais confusément avoir un jour goûtées (ainsi qu'on garde, au réveil, l'ébauche d'un rêve déplaisant où l'on s'était couvert de honte), je me vis contraint de me supposer l'auteur de ces pages que je désavouais pourtant de tout mon être, comme un organisme rebelle, dans ces opérations chirurgicales dont aimait à me parler Cottard, rejette le corps étranger qu'on entreprend de greffer sur lui.

Je ne parvenais pas à détacher mes yeux de ces feuilles qui me perçaient pourtant davantage le cœur que les lettres de rupture les plus déchirantes, tant il est vrai que la seule chose qui nous est plus insoutenable que la perte d'un être cher, c'est la dépossession de soi. Je compris ce jour-là quelle erreur avait été la mienne chaque fois que, lisant dans le journal que quelque érudit avait publié les juvenilia d'un écrivain que j'aimais, j'avais tressailli d'aise (tel l'enfant qui apprend que la maison familiale qu'il s'imaginait connaître « sur le bout des ongles », selon l'expression de Françoise, comportait une pièce ignorée de tous) au lieu de me demander si l'auteur de cet inédit n'eût pas été aussi atterré de le savoir exposé aux côtés de ses œuvres maîtresses dans les rayonnages d'une librairie, qu'un pianiste de renom d'entendre son public réclamer qu'il exécute des gammes après avoir interprété avec brio une sonate de Beethoven.

Je ne pouvais concevoir que ma graphie eût si peu changé alors que mes idées s'étaient du tout au tout métamorphosées, comme si la fragile armature que composaient ces f, ces g et ces s si reconnaissables à leurs boucles et à leurs jambages s'était maintenue pour supporter des édifices d'allure toute différente. Quelle dérision surtout de voir le jeune homme que j'avais été proclamer

des opinions que j'eusse juré n'avoir jamais eues, ou peiner à se libérer d'influences littéraires dont je m'étais toujours cru préservé ! Je parcourus, après des portraits sans saveur et de fastidieuses dissertations, une évocation des reflets tantôt orangés tantôt amarante du nom de Guermantes dans laquelle certes, l'abîme n'était à première vue pas si grand entre telle expression sans grâce et la formule plus heureuse qui seule désormais m'eût contenté. Mais d'un texte à l'autre – de celui que je lisais à celui que j'eusse aimé lire – il y avait moins une éclosion, c'est-à-dire un déploiement de qualités déjà en germe (comme le postulent naïvement les critiques qui croient après coup reconnaître en puissance, dans des textes de jeunesse, l'art de l'écrivain mûr), qu'une authentique mue : le passage à un autre ordre de réalité, dès lors que le cocon d'un style rigide et froid se fissure et qu'ailé, diapré, se libère le beau.

Je me demandai alors s'il n'était pas inévitable que cette béance qui existait entre deux époques de ma vie n'en vînt encore, à l'avenir, à séparer celui que j'étais de celui que j'allais devenir. Ainsi, ce qui me tourmentait le plus, en lisant ces pages d'autrefois, n'était-ce pas, lancinante, la peur d'imaginer l'accueil déplorable que les textes que j'avais depuis lors écrits – et dont j'avais peut-être non moins tort d'être satisfait que le moi passé de s'enorgueillir de ses piètres productions – s'exposeraient à recevoir de mon moi futur le jour où, à son tour, il les arracherait à l'obscurité d'un tiroir ?

**Pastiche n°9**

-

**Pays de vaches : les vaches**

4 975 signes

Athènes, de loin, vue de dix lieues à la ronde quand on arrive après deux jours et deux nuits de voyage en autocar depuis Paris, aussi épuisés que pouvait l'être Philippidès arrivé au même point de son trajet, est absolument décevante : nul combat héroïque, aucun personnage de la mythologie n'occupaient ces tristes avenues mal pavées bordées de bâtiments industriels, lesquelles selon l'orientation de la route laissaient parfois apercevoir, cependant, l'antique Acropole en quoi se condensaient la puissance et l'esprit qui exprimaient la ville depuis des temps d'avant même les Mérovingiens, et auquel le jour finissant donnait un air de nougat rose.

« Nous allons arriver » lâcha Bloch, car c'est lui qui m'avait entraîné dans ce périple sur la foi d'un renseignement, venu de Saint-Loup ou de la Verdurin, et donnant la baronne Putbus, renonçant à passer l'été chez les Guermantes à Vénarey-les-Laumes mais qui, intime de la grande-duchesse Eudoxie, serait présente en Grèce pour la saison avec sa femme de chambre que nous ne désespérions pas de rencontrer, chose que nous désirions d'autant plus que les efforts pour y parvenir nous coûtaient, car bien souvent l'ardeur du désir tient autant à l'objet de ce désir lui-même qu'au prix payé pour l'obtenir.

L'hôtel modeste que Bloch avait réservé n'offrait aucune restauration ; mon compagnon se fit fort, grâce à sa connaissance de la langue hellénique qu'il avait toujours prétendu maîtriser, de négocier de quoi nous sustenter dans la petite boutique située plus loin dans la rue, ce que j'acceptai avec gratitude car j'avais un grand désir de me reposer quelques instants dans la chambre spartiate qui serait pour quelques jours le point de départ de nos expéditions.

Bloch revint, arborant un air triomphant et mystérieux qui me sembla peu compatible avec la modestie des provisions qu'il avait trouvées mais je ne m'en souciais d'abord pas tant j'étais affamé, car les sensations s'imposent à notre esprit bien plus fort que l'intelligence qui, incertaine et irrésolue, leur laisse timidement une place qu'elle ne revendique que plus tard, ou peut-être jamais.

Il entreprit de confectionner des tartines avec les ingrédients rapportés et m'en tendit une que j'acceptai, ma fringale l'emportant sur le peu d'appétence que provoquait chez moi une nourriture si frugale d'apparence.

Mais alors que je mordais dedans pour la première fois, je ressentis une exaltation de tous les sens et un ébranlement de la pensée qui me surprit au point que je cessais de mâcher pour les éprouver dans leur plénitude. Une deuxième bouchée me procura les mêmes sensations, que je tentais alors d'analyser sans y parvenir encore. La troisième s'accompagna d'échos de cris joyeux dans une bonne chaleur rafraîchie par l'eau courante. Puis, comme une lave projetée des entrailles de la terre vers l'air libre via une faille provoquée par un mouvement tellurique, s'imposa à ma conscience le souvenir intact de mes vacances d'été, enfant, au bord de la Vignonne à Villiers-sur-Trille, quand

j'allais avec ma mère, mes frères et les petits voisins passer la journée au bord de la rivière ; ce goût était celui de la Vache qui rit que nous apportions pour le goûter, plus du reste pour le côté pratique de l'emballage que pour ses qualités gustatives.

Toute une géographie oubliée s'invitait dans ma tête, l'étroite plage de graviers où nous posions nos affaires, à l'endroit où la Vignonne se séparait en deux bras qui formaient l'île enserrant le centre de la petite ville, l'un d'eux jaillissant en une cascade dont la vitesse et la puissance me paraissaient prodigieuses, tandis que l'autre poursuivait plus calmement son chemin mais à une profondeur telle qu'il ne me semblait pas douteux que la paquebot France pût y manœuvrer à l'aise avant que des « grands » ne vinssent me détromper en riant.

Cependant Bloch me considérait avec curiosité, car ce qui était bien une plaisanterie de sa part provoquait des réactions allant très au-delà de l'amusement passager auquel il s'attendait : « C'est la Vache qui rit qui te met dans cet état de catalepsie proche de la thanatose ?

Il est vrai que moi aussi j'ai été surpris, dans la boutique, de tomber sur des boîtes avec ce bovin hilare et le nom transcrit phonétiquement en *Βαχκυρη*. Je savais que le patron des fromageries Borel, un germaniste mélomane et amateur de calembours wagnériens, avait donné ce nom à son produit, d'ailleurs pour rendre hommage à une idée due aux poilus de la Grande Guerre. Mais je ne m'attendais point à retrouver ce fromage fondu dans l'Hellade aux rivages bénis par les dieux ! Ni qu'il te ferait un tel effet ! »

Et il est vrai que la sensation, comme un étrange instrument qui tiendrait à la fois de l'excavateur et de l'aéroplane, ayant creusé dans un passé enfoui et s'étant projetée à des milliers de kilomètres, m'avait laissé abasourdi sur le bord de mon lit, l'esprit tout plein de mon monde ancien dans une ville très antique.

**Pastiche n°14**

-

**L'affaire Lemoine vue par Proust**

4 153 signes

Par un mystère connu seulement des sémaphores, le message arriva quelques heures avant nous.

Mon père ne pouvait nous rejoindre à Balbec, car il était retenu à Paris par une de ces affaires répétées de salon en salon, de telle sorte que la différence, entre ce que le juge tient entre ses mains le mardi, et ce qu'entend la petite bourgeoise à sa collation du jeudi, est à ce point extrême qu'un homme siégeant à la cour et participant à ladite collation n'aurait sans doute pas discerné qu'on parlait du même cas à deux jours d'écart, et se serait émerveillé que le condamné de la veille portât le même nom que l'innocent du lendemain.

Il s'agissait d'une escroquerie somme toute banale, mais qui m'intéressait en ce que je pensai, un temps, en faire le sujet d'un livre. Je m'en ouvris même à un auteur qui me découragea franchement, m'exposant les dangers de fonder une œuvre sur un fait divers voué à l'oubli général ; et pourtant, il tira de mon *Faux-diamantaire*, titre que je projetais alors, un roman au nom presque pareil, mais plein d'une débauche toute opposée à mon idée d'origine et que ma naïveté n'aurait jamais pu concevoir.

Je sentais, dans cet Henri Lemoine, tout un tableau de la science moderne : les expériences, les déceptions, l'idéal toujours repoussé, hors d'atteinte, perdu. J'aurais aimé peindre ce générateur électrique, dans l'atelier de la rue Lecourbe, l'espoir exaspéré, transi, infernal ; et ce coup mortel porté à l'amour-propre, car le diamant synthétique ne naît pas. Alors, c'eût été la rage, le délire, la ruine et la folie, menant l'homme de science à renier un à un ses principes, à vendre jusqu'à ses chaises, pour enfin en venir à l'infamie. Au lieu du crime, il aurait l'idée, en déjeunant un matin près des jardins du Luxembourg, d'une escroquerie à grande échelle, reconstruisant d'un coup son honneur et sa dignité d'artiste ; car ce scientifique eût aussi été un esprit génial et créateur.

Il n'aurait pas été difficile de travestir le nom des victimes : le baron de Morienvall ou le marquis de Palancy, personnages mineurs de mes essais littéraires, feraient de bonnes dupes. Quelles pages m'auraient valu l'enthousiasme ingénu du *monsieur*, investissant à coup de millions dans cette affaire ! Cet homme aurait parlé de sa richesse spéculative à sa maîtresse, le répétant à son mari : eux aussi se seraient lancés dans la course au diamant synthétique. Par la force du bouche-à-oreille et des déformations mondaines, on aurait lu les agitations de Saint-Germain-des-Prés, les caractères de quelques duchesses et affiliées, le ridicule et la splendeur de ce monde sur le point de n'être plus, et qui accueille sa disparition dans un dernier bal ruisselant de blancheur. Le diamant faux aurait été le bourgeois maquillé en gentilhomme, éclipsant grâce à son *savoir positif* la vieille aristocratie, ternie par les ans.

La condamnation rapide et inéluctable de l'escroc frapperait comme un coup de revolver les fortunes arnaquées. Les princes ruinés marchanderaient leurs derniers titres, et le roman évoquerait

l'ascension d'une bourgeoise sans la moindre goutte de noblesse en ses veines. La diamantinité du nom de Guermites deviendrait fausse par ce qu'il recouvrait : une bourgeoise parvenue, produit de synthèse et des salons. L'emprisonnement ou la déportation à Cayenne de Lemoine donnerait lieu à une scène virtuose, où la solidarité de la foule pour ce Robin-des-villes signifierait le lien intime et sacré entre la science positive et la croyance populaire : les nobles avaient eu Dieu et l'honneur, les temps étaient désormais à la science et au progrès.

J'avais même imaginé un dialogue final, où l'on entendait deux bonhommes commenter toute cette affaire, mais de loin. Cela révélait que ces trémulations mondaines n'émeuvent que ceux qui en parlent et que les kilomètres affaiblissent les cris. Ici à Balbec ou même à Illiers, personne n'a entendu parler de cette affaire, et quand j'essaie d'expliquer à madame de Villeparisis l'absence de mon père, elle s'exclame : « Ah ! Je m'étonne qu'on puisse s'affairer pour de telles broutilles. Ah ! que de temps perdu... »

**Pastiche n°16**

-

**Ernestine de Guermantes**

4 055 signes

À Jacques Rivière, le 6 février 1922.

Monsieur, mon bon ami, mon meilleur lecteur, me voilà dans la tourmente. Figurez-vous que mon Oriane, ma si aristocratique, si olympienne Oriane, risque de voir sa réputation entachée par la renommée grandissante que ces messieurs de la Salpêtrière donnent à l'une de leur patiente, réputation qui ne ferait rien moins qu'abaisser mon Oriane au-dessous du rang des tripières !

Vous le savez, Georges de Lauris ne m'a jamais dit si le nom de « Guermentes » était effectivement disponible. Vous savez aussi que François de Pâris, propriétaire du château de Guermentes, ne m'a jamais envoyé l'étymologie, la devise, les armes de sa famille, alors qu'il me l'avait promis, et je viens peut-être de découvrir pourquoi.

Eulalie de Guermentes eut deux filles. Albertine de Puységur, qui épousa le baron de Lareinty en 1849, de qui descend François de Pâris. Mais aussi Ernestine, comtesse Picot de Dampierre, aux funérailles de laquelle j'ai d'ailleurs assisté, en 1884. Jules et Edmond de Goncourt en parlent sous le nom de « Mme de Dampierre », et en date du 27 juillet 1860, ils précisent qu'elle était affectée d'une terrible maladie : la *coprolalie* !

Un des symptômes de cette maladie, symptôme qui s'exprimait à plein chez la comtesse de Dampierre, était de cracher, de jurer, et d'« aboyer », sans pouvoir s'en empêcher, le fond de sa pensée.

Elle a dit, par exemple, en étant reçue au château de la baronne de Rothschild, « chez moi, c'est le château, ici, c'est la boutique ». Quelle offense ! Et je ne pourrais, sans froisser votre pudeur, vous répéter le mot ordurier que le docteur Jean-Martin Charcot, un jour mémorable, a entendu proférer par la comtesse en suivant celle-ci dans les escaliers.

L'origine de ma détresse, maintenant. Ernestine était devenue comtesse de Dampierre par son *mariage*... elle est née Ernestine Prondre de Guermentes ! Je le sais de façon sûre, parce que Jupiter tonnant (je veux dire le comte de Greffulhe), cousin de mon regretté Robert de Montesquiou, lui est apparenté. Il l'a connue, visitée, fréquentée et vous-savez-quoi.

Imaginez un peu que cette nouvelle se répande ! Ce serait une catastrophe : ma merveilleuse duchesse de Guermentes, le cygne aux yeux de pervenche, l'auteur de « Mais c'est charmant aussi de rester au coin de son feu », elle dont les « mots » sont connus, répétés, suivis et catalogués par tout le gratin, par les Altesses et les comtesses, elle qui sait se montrer sobre et humble dans un fauteuil

(« On entend mieux pour une pièce qui en vaut la peine », vous avez aimé ce mot), ramenée à une pauvre coprolalique, qui traite sa voisine de boutiquière ! Un cataclysme pour mon roman, dont les liens avec la réalité entravent déjà la beauté.

Oh, imaginez, Oriane de Guermantes, qui raille la bêtise de sa cousine d'Heudicourt en des termes si délicats, si subtils, poignardée dans les journaux à cause de cette fâcheuse coïncidence ! Oriane de Guermantes, dont la seule grossièreté est « Senti est très juste pour un auteur aussi odorant » (mot assez audacieux, je l'avoue).

Mon bon ami, il faut que vous m'aidiez. Que faire ? Dans son *Étude sur une affection nerveuse*, parue en 1885, monsieur Gilles de la Tourette évoque nominativement la comtesse de Dampierre. Il faudrait que personne ne sache, et cela jusqu'à la fin des temps, qu'elle naquit Guermantes. On m'embête déjà bien assez avec Mme de Cheigné, qui croit être le modèle d'Oriane, et qui l'affirme partout où elle va !

La lettre est absolument supérieure aux êtres. Malheureusement, vous comme moi sommes les seuls à le savoir, et vous imaginez ce qu'il se passerait si l'on apprenait que la dernière des Guermantes fut la comtesse Picot de Dampierre dont la presse, au moment de ses funérailles, rappelait encore les propos orduriers, la risée de Paris ! Quelle offense pour Oriane, mon ami, quel scandale pour moi !

Il faudrait être affublé de la même pathologie, pour pouvoir leur dire à tous : « *merde* ! »

Répondez-moi vite et, pour une fois, brûlez cette lettre,

Marcel Proust.

**Pastiche n°22**

-

**Les déplaisirs de nos jours.**

4 982 signes

Longtemps je me suis connecté de bonne heure. A peine avais-je fini le repas que Françoise me préparait religieusement - quand elle n'était pas affairée à suivre comme une première communiant les prêchi-prêcha de son feuilleton préféré, qui faisait de la cuisine de mes parents où elle officiait l'antichambre d'une liturgie télévisuelle quotidienne – que je me précipitais dans ma chambre où m'attendait alors, inerte mais pourtant animé, comme peuvent l'être un Delacroix ou un Géricault la nuit au Louvre qui n'espèrent que la réouverture du lendemain pour continuer d'offrir aux premiers visiteurs matinaux leur plus bel appareil, le kaléidoscope de ma vie future, mon écran d'ordinateur. Je savais que Maman n'eût pas souhaité assister à cette cérémonie, elle qui détestait l'idée que je pusse perdre mon temps à vouloir entrer en relation avec des jeunes filles plutôt que de mettre enfin à écrire cette petite étude que ma grand-mère eût tant voulu lire si elle eût été encore de ce monde. La pensée d'imaginer Maman malheureuse, alors qu'apparaissait subrepticement sur l'écran une myriade de filaments ocre qui semblait provenir, par l'incomparable promesse de désir qu'elle illuminait, du fin fond d'une lampe des *Mille et Une Nuits*, obscurcissait d'un halo de culpabilité chaque recoin de ma chambre. Bloch, qui m'avait le premier parlé de ces nouvelles possibilités de rencontres un soir où il était venu dîner chez mes parents, expliqua alors à mon père et à M. de Norpois, qui cachait mal sa gêne d'avoir à écouter la logorrhée de mon ami et qui profitait de chaque allée et venue de Françoise pour reprendre la tête de la conversation, à défaut d'avoir pu acquérir celle de l'ambassade d'Italie qui lui échappa une nouvelle fois, qu'il ne cessait plus de « passer en revue » les « Cunégonde du nouveau siècle ». Il me dit sentencieusement : « Sortir le soir ? Mais tu n'y penses pas ! C'est tellement *vingtième-siècle* que cela en est ridicule ! Il faut te mettre au jus mon cher, l'amour ce n'est plus du sentiment, c'est du clic ! »

Les propos de mon ami, bien qu'il les prononçât de telle façon qu'il en expurgeât par sa suffisance même le moindre intérêt, finissaient toutefois par aiguïser ma curiosité alentie par les longs mois d'hiver qui gelaient autant les boutons d'or du jardin de Mme Sazerat que les renoncules égrotesques de mon cœur. Un soir, alors que je me retrouvai seul dans cette chambre imbibée encore des effluves qu'y avaient laissés mes amours mortes, (Gilberte et Albertine semblaient avoir disséminé chacune d'elles à des années d'intervalle leurs empreintes indélébiles sur les plus infinitésimales parcelles de ce lieu, à tel point que je ne savais plus distinguer de laquelle d'entre elles cette pièce était la plus infestée) je fis défiler devant moi les photographies de celles dont je souhaitais plus que tout qu'elles incorporassent ma vie, nourrissant le secret espoir de pénétrer toutes les existences possibles que chacune d'elles incarnait, chaque visage étant la vitrine extérieure d'inaccessibles mondes. Bloch avait raison, pensai-je, une promesse de bonheur semblait s'ouvrir, tel un sésame qu'un Ali Baba venu des profondeurs de l'Orient eût insufflé, devant cet écran dans lequel se mirait le miroir de mes espérances, comme la lanterne magique de mon enfance savait si bien me transporter dans le château de Geneviève de Brabant sans qu'un seul des membres de mon corps ne

nécessitât une quelconque mobilité. Je songeai à cet instant précis que c'étaient toutes les Madames de Guermantes du monde qui seraient aussitôt offertes d'une simple pression de doigt à mon imagination.

Déception pour toute ma personne. Je me rendis compte, alors que le jour du rendez-vous avec l'une de ces belles sylphides était arrivé, que l'intensité de mes douleurs à venir serait désormais corrélée au nombre de rencontres qui allaient décharger chacune dans mon cœur toute une part de souffrance que mes illusions avaient alimentée avec l'appui de la sensibilité, qui refuse ce que l'intelligence voudrait lui soumettre, la première laissant vivre au grand jour les succédanés chamarrés de l'imagination, fussent-ils annihilés par l'implacable froideur de la seconde. Nous sommes les plus grands artisans de nos propres malheurs. Je constatai impuissant que le charme scintillant que l'écran avait donné à cette jeune fille s'était évaporé avant même que je n'en eusse inhalé le premier effluve. Pis, les mots qui s'exhalèrent de sa bouche agissaient comme un anesthésiant qui endormit aussitôt le moindre de mes désirs. Je n'avais plus en face de moi la fille dont la photographie virtuelle m'avait tant ému, celle dont le port de tête me faisait penser à la Jeune Femme du portrait de Machard et qui, par une transsubstantiation que seul permet le nouveau siècle, avait été transformée en une de ces caricatures grotesques de Léonard qui finissaient par effeuiller les derniers oripeaux de mes illusions perdues.

**Pastiche n°23**

-

**Le pays de la Crouce**

4 525 signes

Les jours où le temps humide de la fin d'hiver ne nous permettait pas de sortir à pied, comme nous le faisons avec plaisir lorsqu'aux alentours de onze heures, le soleil se levait et éclairait ce coin de vallée d'un rayon pâle, bientôt disparu derrière le pan de colline boisée où se nichait la maison, nous empruntions en voiture la petite route qui, serpentant à travers la vallée de la Croniche, fait se rejoindre Saint-Flour et Langeac. La brume persistante, dont l'humidité soyeuse atténuait jusqu'à la rumeur du ruisseau auquel les eaux limpides et glaciales, tout droit tombées des montagnes, donnaient alors la rondeur, l'épaisseur alléchantes que j'eusse aimé trouver lorsque, l'été, je dévalais les prés secs pour découvrir un filet d'eau brune traversé de couleuvres, faisait paraître interminables ces courtes promenades, et leur conférait le charme d'une errance dans laquelle nous nous enfoncions d'autant plus sûrement que nous savions devoir trouver au retour, préparées par Yvette, de larges tartines du beurre de Guermantes, très jaune et grossièrement moulu, qu'elle achetait pour moi au marché de Langeac (ainsi souvent, ayant repoussé un rendez-vous avec Gabriel parce que, le croyant sûr, je pensais m'offrir sans danger le plaisir de le désirer, je m'étais trouvée, comme parfois dans la brume par une après-midi d'hiver plus sombre que les autres, si triste et effrayée de ne jamais le revoir – et lui supposant alors mille rendez-vous présents qui sans doute le détourneraient plus tard de celui que j'avais pris soin de lui fixer – qu'abdiquant aussitôt tout raffinement de désir, je le priais de me rejoindre immédiatement et le plus vite possible).

L'isolement du village nous forçait cependant, certains jours, à nous rendre en ville, et bien souvent ma mère, peu encline même durant ses congés à une inaction prolongée, faisait le trajet jusqu'à Langeac qui, puisqu'elle se trouvait dans le même département que notre maison, paraissait à la fois plus proche et plus adaptée au réapprovisionnement des périodes de vacances. Retourner à Saint-Flour où nous habitons toute l'année, quoique la distance fut équivalente, nous eut semblé aussi absurde que si, en vacances à Dieppe et résidant à Paris, nous eussions choisi le dimanche d'aller flâner au Bon Marché. Car c'est sous les habitudes les plus anodines que se dissimule souvent la distance fantasmée que nous plaçons entre les choses, distance qui, si nous la parcourions tout d'une traite et, si l'on peut dire, dans une perspective expérimentale, se révélerait à tel point différente de celle que nous supposions, qu'à un ami qui nous aurait soutenu depuis le début que nous nous méprenions, nous nous verrions obligés de répondre, comme d'une femme dont les épaules encore fraîches et les manières vives nous empêchent de saisir l'âge réel, qu'elle *ne les faisait pas*. Depuis notre maison de Haute-Loire, Saint-Flour, à laquelle on n'accédait qu'après avoir traversé l'obscur haie de sapins qui constitue, depuis la route, le seul aperçu sensible de la Margeride, se réduisait pour nous à l'évocation de la falaise noire, imposante et familière, au-dessus de laquelle, au retour des vacances, nous nous préoccupions de distinguer, aussi tôt que possible et comme après un long voyage, les tours carrées de la cathédrale. À l'autre bout de la vallée, Langeac, dont le final vif

fait s'élever gaiement une petite église de pierre rouge du lit assoupi de l'Allier, nous semblait au contraire une destination de promenade, dont les marchés des mardis et jeudis rythmaient notre quotidien au même titre que les visites régulières, chaque soir avant le dîner et bien après le coucher du soleil, du berger du village. Le plaisir que me faisaient ces visites – plaisir mêlé d'ennui, car elles m'obligeaient bien souvent à poser mon livre, quitter le feu et renouer avec une forme de vie sociale émoussée par le silence, le froid et l'obscurité qui dès quatre heures entouraient la maison – était semblable à celui des promenades régulières dans une ville que seule l'habitude nous force à parcourir, mais dont on sait qu'elle appartient au seul temps des vacances, et que sitôt ce temps passé, nous ne la verrons plus. Les visites du berger, comme nos passages à Langeac, les unes et les autres étant d'ailleurs associés dans mon esprit comme le seraient deux sons de cloches résonnant, l'un le matin, l'autre le soir, aux extrémités d'une journée de solitude, me procuraient le doux plaisir des habitudes vouées à cesser.

**Pastiche n°25**

-

**Un architecte aventuré chez les Verdurin**

4 964 signes

À mon arrivée, dès le perron, Mme Verdurin entonna : « Vous qui connaissez les écrits d'Emile Mâle sur l'architecture médiévale et qui citez John Ruskin, vous allez être content de rencontrer un architecte qui œuvre à la restauration et l'étude de monuments historiques ». M. Verdurin précisa : « Elstir nous l'a déniché au pied d'un échafaudage, c'est un ancien architecte diocésain qui préfère maintenant s'occuper des palais de la République et remonter les monuments antiques. »

Ce soir-là son « couvert mis » l'attendait ainsi que ceux des « fidèles ». Au moins n'avait-il pas « lâché » et, au contraire, avait débarqué avec une valise et un carton à dessin. Quel ne fut pas mon profond désarroi d'apprendre, au cours du repas, qu'il avait effectué des travaux sur l'église de Combray et, en agrandissant l'ogive des baies, avait remplacé le vénérable vitrail au blason des Guermantes, ridé par les plombs de casse, dont la gamme chromatique de rouge sombre et de bleu cobalt était enrichie par des rehauts de cémentations de jaune d'argent. Mon trouble augmenta lorsqu'il se félicita d'avoir repris l'un des clochers de Martinville, déposé la couverture d'ardoise, complété le carillon avec un nouveau jeu de cloches, surélevé le campanile, posé des abat-sons, corseté le tout avec des crochets métalliques le long des noues de toiture et rajouté une grosse girouette de gallinacé, ce qui modifiait fortement sa physionomie. C'est alors que je me souvins de cette envie d'écrire, cet empressement à fixer une sensation, à noter l'essence d'un paysage, que m'avait procurés la vision simultanée des deux clochers de Martinville lorsque, de la voiture du Dr Percepied, je les voyais tour à tour s'élever et disparaître dans le lointain. Très conscient que ces transformations du clocher impliquaient la disparition irrémédiable de l'équilibre esthétique de la scène qui m'avait tant touché, je décidai de retrouver dans mes tout premiers carnets ce petit texte écrit sur le « motif » comme un peintre eût posé son chevalet pour en capter la lumière d'un instant et faire l'esquisse d'une œuvre plus considérable.

L'architecte avait écouté avec beaucoup d'intérêt Saniette au sujet de chartes de fondation, de prix faits et d'actes de future cautèle qui décrivent les bâtiments et leurs ouvrages dans les registres notariés, qu'en archiviste avisé ce dernier connaissait fort bien, et il avait fait l'éloge de son érudition à la « Patronne » qui lui avait prestement assuré qu'il ne trouverait en sa compagnie que des personnes de grande qualité et même des sommités de la médecine comme le docteur Cottard dont le diagnostic était plus sûr que celui du professeur Potain.

Ce fut lors de la présentation des maquettes que la position nouvellement acquise par l'homme de l'art pendant le repas fut perdue. Le « petit clan », plus habitué aux sonates que Maurel interprétait au violon qu'à histoire raisonnée et comparée des techniques constructives, fit néanmoins preuve de curiosité, à défaut d'attention, pour les maquettes que déballait l'architecte qui, commençant par une simple ferme romaine, puis poursuivant par l'ajout de contrefiches,

d'entrants retroussés, passa assez vite à la charpente médiévale. Comme son enthousiasme augmentait en fonction des progrès et de la complexité des charpentes, du nombre de blochets, de leur élancement ou de leur portée, il discourut sur les flèches et leurs appuis sur les charpentes tout en détaillant les assemblages de bois. Ce fut l'explication d'une *enture à trait de Jupiter* qui le foudroya. Charlus, qui avait très mal supporté l'attente puis l'absence de son protégé pendant tout le repas, tonna : « C'est aussi éclairant qu'ennuyeux ! » avec un dédain tel que l'architecte arrêta net sa démonstration, tout décontenancé, une maquette à la main. Car le terme « ennuyeux » revêtait un sens très précis dans le salon des Verdurin, marquant d'opprobre ceux qui ne pouvaient pas être intégrés au « noyau », ce qui anéantissait pour l'architecte tout espoir d'obtenir la commande de l'extension du salon d'hiver ou celle des travaux d'entretien de la villa.

Mais ce fut le passage de la charpente au gros œuvre qui le disqualifia définitivement. En effet, si Mme Verdurin s'était résignée aux souffrances toujours prochaines infligées par la Beauté dans les arts, et s'était même mithridatisée contre elles, elle était bien moins préparée aux maux que la technique induit et hésitait, avec appréhension, entre une inflammation de la gorge ou une irritation des poumons à venir mais avait adapté sa posture, suivant le propos de l'architecte qui détaillait la coupe d'une nef gothique, elle avait tassé son cou, raidi ses omoplates, et ses deux bras formant deux arcs-boutants, contrebutant les poussées de sa cage thoracique, étaient solidement fondés aux accoudoirs qu'elle empoignait. L'assemblée crut qu'elle allait faire un malaise et l'invitation ne fut jamais reconduite.

**Pastiche n°29**

-

**Mademoiselle**

**5 341 signes**

Mlle de Guermites refusait d'avouer. Ses parents l'auraient bien consignée dans sa chambre mais compte tenu des nombreux visiteurs, on ne pouvait se le permettre. Des questions n'auraient pas tardé à fuser et à venir embarrasser le couple sur l'absence de la jeune fille. Était-elle souffrante ? Ce n'était pas grave ? Elle aurait pris froid au bois. Elles prennent toutes froid au bois. Ce n'est pas qu'on ne les prévient pas mais ces demoiselles n'en font qu'à leur tête ! Pas de pelisse, ni de toque et encore moins de gants ! En plein hiver ! À moins que ce ne soit en patinant sur le lac gelé ? Bref, tous ces bavardages intempestifs auxquels il aurait fallu répondre leur étaient ainsi évités. Sauver les apparences : tout était là. Mlle était néanmoins punie. Le minimum de sorties, pour ne pas éveiller les soupçons, mais ni gâteaux ni sucreries. Elle était privée du tea time de 17h tapantes, l'horloge en attestait avec une précision sans faille, elle qui en était si friande. Et de théâtre. Elle avait beau faire ses yeux mélancoliques, Mme et Mr ne cédaient pas. La bonne qui avait eu l'idée saugrenue de s'en inquiéter s'était vue rembarquer par la maîtresse de maison : « elle ne veut pas finir comme vous : un tonneau, à 40 ans ! » Françoise n'avait pas demandé son reste. N'empêche, c'était bizarre cette histoire. D'autant que Mlle faisait la tête, ne plaisantait plus et ne courait plus dans les escaliers. Françoise savait bien, en bonne domestique dévouée que cela ne la regardait en rien mais elle se faisait du souci pour Mlle. Si elle avait été souffrante on aurait fait venir le docteur. Or il n'en n'était rien. Et puis Mlle continuait à sortir avec ses amis. Mlle de Guermites ne voulait pas avouer. Ses parents la convoquaient régulièrement dans le salon aux bibelots improbables et laids où le moindre cri lié à la plus petite révélation eut probablement provoqué une cascade. Mlle était soumise à un véritable interrogatoire qui se terminait invariablement par : « je n'ai rien à vous dire ». « Alors ! », s'emportait sa mère, « quand tu rentres sur la pointe des pieds en pleine nuit et que je te surprends dans l'escalier, ce n'est rien, peut-être ? c'est normal ? »

« Ma chère, calmez-vous ! je vais demander à Françoise de vous apporter vos sels. Il ne manquerait plus que vous fassiez un malaise, comme cet ami de votre fille, vous savez, ce jeune homme asthmatique qui tourne de l'œil à chaque réception ! ». « Je ne suis pas asthmatique et je ne vais pas me calmer mon ami ! Pas tant que notre fille n'aura pas avoué la cause de son retard nocturne ! ».

« Mais avouer quoi, ma chère ? elle n'a peut-être rien à avouer, voilà tout ! » Et Mlle ne pouvait alors empêcher cette lueur victorieuse d'animer ses beaux yeux clairs. Elle avait du caractère. Elle n'avouerait rien. « Elle est peut-être amoureuse » ? tenta son père. « Amoureuse ? mais de qui ? vous divaguez mon ami » ! A ces mots Mlle s'était légèrement empoignée mais personne n'y prêta attention. « Eh bien peut-être de ce jeune homme fragile et romantique qui vient souvent chez nous ? » La duchesse éclata d'un rire strident : « vous débloquez complètement ! ce hareng saur ? hahaha, elle est bien bonne ! » Le duc soupira. L'affaire était loin d'être résolue. Le hareng saur, moi en l'occurrence, pensait que toute cette comédie familiale était vaine, puisque Mlle n'avouerait pas,

jamais, la cause de son retard. Je n'y étais pour rien : amoureux transi, je le resterais. Mlle était allée au bal comme bon nombre d'entre nous et la soirée s'était prolongée. Elle était rentrée bien trop tard pour une jeune fille de son rang. Je savais, je savais parce que je l'avais vue et qu'elle avait surpris mon regard dans la remise à peine éclairée. Elle ne tomberait pas enceinte comme le craignait sa pauvre mère pour laquelle retard était synonyme de perdition. Car ce n'est pas un galant qui se penchait sur le corsage dégrafé de la jeune demoiselle mais une galante. Mlle de Guermantes, au bord de la pâmoison, avait surpris mon regard étonné mais ne s'était pas cachée. J'étais sorti précipitamment, comme pris en faute, exagérément troublé par la vision de sa gorge généreuse que j'avais tant convoitée. Et qu'elle l'offrit à une autre me causait une souffrance sans nom. J'étouffais de colère et surtout de chagrin. Comment était-ce possible ? C'était un cauchemar. Je savais désormais que mes nuits fiévreuses et sans sommeil auraient une vraie raison. Je dus ouvrir mon col empesté par la bonne, au bord de la suffocation. Je parvins à rejoindre le bal un peu comme ces automates mécaniques. Je devais être livide. J'avalai d'un trait un verre de porto : cela me donnerait la force de rentrer chez moi. Mlle n'aimait pas les garçons. Elle ne m'aimait pas et ne m'aimerait jamais. (j'entrevois néanmoins dans cette situation une légère consolation car, étant un jeune homme, elle ne m'aurait pas davantage regardé si j'avais été beau et en bonne santé : je n'avais point de rivaux. Laid, malingre et asthmatique, je n'étais pour une fois pas plus mal loti que ses séduisants prétendants : nul ne l'aurait.) Elle ne m'aimerait jamais mais n'en aimerait point d'autre. (je ressentis presque un léger sentiment de satisfaction à cette pensée.) C'était la seule chose à savoir. C'était aussi la seule chose qu'elle n'avouerait jamais. »

**Pastiche n°30**

-

**Guère Mante, éternellement Proust**

4 385 signes

Les dimanches bénis où je vous rendais visite, le temps ne me paraissait pas aussi plat qu'il l'était les jours où, forcée par mes parents, j'allais de maisons en maisons visiter cousins et amis, tout un monde ennuyeux qui se moquait éperdument de la petite fille que j'étais à l'époque, ce qui renforçait l'amertume en mon cœur, celle de ne pouvoir venir vous visiter vous, boulevard Haussmann, l'impression accrue d'un temps perdu. A mon arrivée chez vous, à peine franchi le seuil de votre appartement, je me précipitais invariablement devant la porte de votre chambre, où je m'asseyais en tailleur, au milieu du long couloir froid qui, au fil des ans, m'était devenu si familier, et je vous guettais, les yeux mi-clos, à la manière d'une religieuse priant un Dieu dont elle n'attendait plus aucun signe, une prière sans fin, tout juste troublée par votre chère Céleste – les mains chargées d'un petit plateau en argent sur lequel elle avait posé votre café au lait, fraîchement préparé – qui venait tendrement m'avertir que vous dormiez encore profondément à cette heure avancée de la journée. A ses mots, mes yeux s'arrondissaient et je poussais un grand « Oh » d'admiration : inversant le jour et la nuit, vous mélangiez le cours du temps en de telles proportions que vous ne pouviez être qu'un fameux magicien. Mon père me disait toujours que vous composiez des choses que je n'étais pas autorisée à connaître, « Plus tard, quand vous serez en âge », ajoutait-il, alors ma curiosité s'accroissait, je m'imaginai ce grand secret que vous cachiez, et, tel un alchimiste cherchant sa panacée à l'abri du monde, vous dérobiez votre ouvrage aux yeux de tous, ce qui, en conséquence, le rendait aux miens encore plus fabuleux.

Certains dimanches, je repartais sans vous avoir croisé, nullement déçue toutefois ; j'avais la sensation de ne jamais perdre mon temps quand je pensais à vous, mais les jours sacrés où enfin, j'entendais la porte tourner sur ses gonds, je rouvrais les yeux et vous me preniez dans vos bras, penchant votre visage vers le mien, vous m'observiez tel un phénomène. Vous aviez dans le regard, tout cet or et toute cette flamme que je ne retrouvais nulle part ailleurs, ni chez les autres enfants de mon âge, ni dans les livres d'aventures que je dévorais enfouie sous les draps lourds et chauds de mon petit lit. J'avais besoin de réconfort et vous seul saviez me comprendre quand je vous racontais mes rêves, et d'un air sérieux, vous me promettiez de les exaucer tous d'un coup de baguette magique, et moi, en feignant d'y croire, je prolongeais la féerie par laquelle mon cœur d'enfant timide se sentait transporté. J'appris bien plus tard, que c'était avec les mots que vous jouiez derrière votre porte, patiemment vous composiez une œuvre, que secrètement vous souhaitiez éternelle, afin qu'à travers elle, vous non plus vous ne disparaissiez jamais. Autour d'elle, vous ajustiez votre vie, tendrement, vous l'enlaciez de vos bras, mais il fallait faire vite, chaque instant été compté ; vous sortiez peu, le temps dont vous aviez été gratifié était trop précieux pour le diluer dans de futiles moments bien vite oubliés, et sur lesquels d'ailleurs, vous n'aviez ni la santé, ni la volonté de vous attarder.

A bien y réfléchir, peut-être ces moments partagés avec vous ont-ils été plus rares que ma mémoire semble s'en souvenir, peut-être ne vous ai-je rencontré au final qu'une ou deux fois tout au plus ? Mais la sensation éprouvée était si forte – après vous avoir rendu visite, il me fallait bien deux ou trois jours pour retrouver le sommeil, ma mère n'en décolérait pas, adressant d'amères remontrances à mon père qui lui, le brave homme, préférait en rire, bien incapable d'en vouloir à son frère adoré – qu'elle en devint éternelle. Vous me faisiez croire en des mondes dont vous seul connaissiez l'existence, et où il fallait une âme d'enfant pour y pénétrer, vous en étiez le Roi, et moi, votre Princesse de Guermantes. A l'ombre d'une vie, où chaque nouveau jour m'a éloigné de vous, il m'est encore difficile de repenser à cette époque de mon enfance sans ressentir une vive émotion, mêlée du bonheur infini de tous ces instants éphémères passés à vos côtés, et de la tristesse profonde de vous avoir dit adieu trop tôt, car les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus.

Tu me manques, mon oncle.

Suzy M.-P.

**Pastiche n°35**

-

**La Grippe de Shangai**

4 994 signes

Au premier soir de mon nouveau retour à Paris, ayant envie d'entendre parler de la seule chose qui m'intéressait alors, l'épidémie d'influenza, je sortis après le dîner pour aller voir Mme Verdurin : tant de gens brillants, de femmes du monde, de ministres, d'hommes relationnés fréquentaient désormais chez elle que cette affluence était cause, alors qu'on pouvait aussi bien rencontrer les mêmes personnes chez la duchesse de Guermantes, que le salon de la première se parait d'un attrait de nouveauté qui semblait soudainement manquer à celui de la seconde. Mme Verdurin tenait d'un téléphonage avec Norpois que le président du Conseil venait de décider de rendre un décret, applicable le surlendemain, destiné à traiter l'expansion de la maladie par l'isolement complet de la population. « Venez, venez absolument ce soir, m'avait-elle dit, car dès demain nous partons pour La Raspelière avec tous les fidèles. Cottard fera exprès un crochet en sortant du ministère, Du Boulbon sera là aussi. Vous savez qu'ils s'affrontent au sujet des moyens de soigner cette terrible fièvre. Du Boulbon préconise la quinine et l'on raconte que c'est grâce à elle qu'il a arraché à la mort notre chère Odette. Mais Cottard n'y croit pas du tout, c'est pour lui une blague. Et sur ce point je lui donne raison. » Comme la bêtise faisait alors que chacun tirait gloire d'étaler une science médicale apprise de la veille, je n'avais pas été surpris d'entendre une opinion aussi tranché sur ce que Brichtot avait baptisé, dans l'un des articles qu'il rédigeait pour *L'Écho de Paris*, la grippe de Shangäi, notre consul général dans cette ville ayant câblé, avant d'ailleurs de s'aliter et de mourir subitement, que l'état de morbidité y était tel que les Chinois non seulement tombaient comme des mouches, mais aussi le personnel des légations étrangères, après s'être plaint de vives douleurs dans la poitrine.

Il faisait une nuit sombre et sans un souffle, et l'on se disait que la lune, prenant de l'avance sur l'arrêt gouvernemental, s'était déjà recluse. Françoise avait jugé très déraisonnable ma sortie de même que mon refus de la voiture que Mme Verdurin se proposait de me faire envoyer. « Mais quelle imprudence ! Monsieur sera joliment avancé quand il aura été *infesté* par cette saleté de choléra ! Et tous ces gens qui vont l'empoisonner de leur haleine ! Ah ! Marie Mère des Anges ! » Du reste, si elle craignait sincèrement que je pusse être contaminé à mon tour comme l'avait été Mme de Forcheville, et qu'elle constatait avec inquiétude sur les atlas que le Tonkin, où avait été envoyé le régiment de son neveu, était dangereusement voisin de la Chine, tous les jours elle se faisait lire les journaux par le maître d'hôtel, et s'impatientait quand ils s'appliquaient, selon elle, à dissimuler la gravité du fléau, non qu'elle eût été habitée plus que d'autres par le désir de connaître la vérité, mais parce qu'elle était alors dépitée de ne pouvoir ressentir la fascinante horreur que lui inspirait la montée d'un péril dont son instinct très sûr avait saisi dès le début qu'il serait incoercible et fatal à un grand nombre. C'est que les catastrophes et les malheurs publics, parce qu'ils ne nous concernent d'abord que de manière indirecte et se présentent comme un incendie aussi ravageur que lointain,

suscitent autant de curiosité que de peur, et quand leur menace s'accroît et se renforce mais ne prend encore que la forme d'une rumeur obsédante, une partie de nous-mêmes, quoique nous soyons toujours prêts à la désavouer, n'attend pas autre chose que le hurlement des sirènes d'alerte devant le redoublement du sinistre.

J'avais marché, mais prenant un chemin pour un autre je m'étais égaré, et quand j'arrivai près du quai Conti, le ciel était devenu pareil à une mer opaque qui aurait menacé d'emporter la ville tout entière dans ses flots obscurs. J'aperçus malgré tout un promeneur, un homme à la silhouette élégante que je crus d'abord ne pas reconnaître, mais qui fit exprès de s'arrêter et de venir à moi : c'était mon camarade Bloch. « Tu n'as pas peur ? » me demanda-t-il. Bloch se faisait maintenant appeler Albert du Lorier, et il n'avait pas cessé de publier sous ce nom, dans *Le Figaro* et *Le Gaulois*, des chroniques où il avait d'abord annoncé de source sûre que la grippe de Shangaï n'était pas grave, qu'elle n'était dangereuse que pour les individus de race jaune, avant d'hésiter, de reculer, d'atermoyer, de tergiverser, puis de déclarer enfin qu'il s'en remettait au gouvernement, lequel, Dieu merci, n'était aux ordres de personne et ne tremblait pas, ainsi qu'aux médecins les plus réputés, mais sans pour autant s'excuser des fausses nouvelles qu'il avait colportées, sans doute parce qu'il oubliait chaque jour ce qu'il avait écrit la veille, de sorte qu'on le devinait prêt à en propager sincèrement d'autres, plus éhontées encore, qu'il oublierait aussi vite. Il se rendait également chez Mme Verdurin. Il répéta : « Tu n'as pas peur ? »

**Pastiche n°40**

-

**En confinement**

4 575 signes

Désormais, je ne percevais plus les bruits du dehors que par l'intermédiaire de Françoise, seule de la maison à pouvoir sortir et qui nous indiquait ainsi, par sa simple présence et l'odeur de son manteau quand elle franchissait la porte d'entrée, l'existence d'une vie extérieure qui parvenait à se maintenir malgré les interdictions qu'on avait multipliées pour tenter de braver un fléau dont le docteur Cottard disait pourtant, quelques semaines auparavant, qu'il n'avait pas plus de chance de se propager qu'une guerre d'éclater. Aussi Françoise avait-elle été désignée, au moment où mes parents étaient partis à Combray tandis que j'avais insisté pour rester à Paris, comme une passeuse entre les deux mondes, et avait étrangement repris les traits qu'elle arborait jadis : la superstition paysanne avait pris le dessus sur les habitudes parisiennes, de sorte que l'agitation en cuisine avait été remplacée au fil des jours par d'imperceptibles chuchotements.

Un vers de Baudelaire me revenait d'ailleurs en mémoire lorsque je pensais à cette liberté dont Françoise jouissait, quand Albertine et moi devions rester reclus :

*La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse...*

Sans toutefois m'y résoudre par crainte d'attiser son envie de s'enfuir de la prison dorée dans laquelle je l'avais placée, j'eusse voulu réciter ce vers à Albertine, éternelle insoumise et docile pourtant au petit matin lorsque, éreintée par la nuit, ses yeux mi-clos sur lesquels s'enfonçait le poids du sommeil que je l'empêchais de trouver, elle se résolvait à continuer une histoire commencée plus tôt, je n'aurais su dire à quel moment – les jours tissaient désormais un fil continu dans ma mémoire, seuls la couleur des ombres et le chant des oiseaux revenus dans la ville auraient pu me permettre de les distinguer. Les marchands et les crieurs des rues avaient en effet cessé de me réveiller chaque matin, comme de ravir Albertine par les mondes nouveaux qu'ils faisaient miroiter dans son esprit. Puisqu'aucune sortie n'était plus possible, il ne restait à mon amie que les ressorts de la correspondance, et si j'interceptais de nombreuses lettres d'Andrée, ou quelquefois d'autres jeunes filles de la petite bande, mes soupçons devinrent d'un autre ordre lorsque j'appris que l'une d'elles avait totalement perdu les sens du goût et de l'odorat : j'avais alors imposé à Albertine une impitoyable quatorzaine, au cours de laquelle nous ne communiquions que par des signaux à travers les cloisons de nos cabinets de toilette contigus. Cet enfermement, maintes fois souhaité mais qui advenait finalement de manière fortuite et comme malgré moi, n'avait toutefois pas rendu mes nuits plus calmes : d'étranges spectres se logeaient dans l'étoffe des *dorveilles* moyenâgeuses qui peuplaient maintenant mon quotidien et ne me quittaient que lorsque les lignes colorées, fruits de mon imagination en même temps que des rumeurs lumineuses de la ville, s'effaçaient des murs de ma chambre, rejetées dans les confins de la pièce qui m'entourait et que je peuplais de légendes. À défaut de pouvoir me rendre au théâtre admirer la Berma en Junie, puisque tous les lieux publics

avaient été contraints de fermer leurs portes, je jouais dans le huis clos des quelques pièces auxquelles mon univers se réduisait le théâtre tragique et néronien de mes amours superstitieuses. Ce petit théâtre pouvait aussi, certains jours, s'étendre à la cour de notre immeuble, de sorte que je ne pouvais que remarquer à quel point Albertine continuait d'être irrésistiblement attirée par les bruits de l'extérieur, bien qu'ils se fissent de plus en plus rares.

Un jour – quoique j'eusse fait venir des tapis persans que j'avais remarqués chez Odette Swann, laquelle avait depuis peu délaissé ses aspirations japonisantes pour s'intéresser à l'Orient, comme pour se rapprocher de l'image que son défunt mari avait voulu bien des fois lui donner, et d'autres étoffes plus merveilleuses encore, en velours, en brocart, en damas, pour calfeutrer ma chambre et la confiner, de manière à créer une seconde peau à l'intérieur de la première, celle de mon appartement, qui m'était imposée – Albertine parvint toutefois à entendre le bruit, modulé, ouaté et assourdi par les tissus apposés à mes murs, d'une voiture prête à partir ; on décelait les effusions liées aux malles que l'on transporte lorsque l'on part pour un long voyage, les domestiques qui s'agitent et orchestrent ces préparatifs. Mon amie se précipita à la fenêtre : les Guermantes étaient en train de quitter Paris pour rejoindre leurs terres.

**Pastiche n°41**

-

**En confinement**

4 981 signes

Ma voisine disparue, je n'avais plus de raison de rester dans cet appartement au moment où beaucoup de ceux qui le pouvaient s'enfuyaient de la ville avant que les autorités n'eussent proclamé l'interdiction générale de la quitter, et même de sortir autrement que pour remplir les tâches nécessaires à la survie. Jamais je n'ai douté que le désir fût autre chose que la réaction provoquée en nous par notre croyance tout à la fois en la possibilité et en l'impossibilité de sa réalisation. Connaissant bien malgré moi la nature des relations qui l'unissait depuis peu à l'occupant du trois pièces contigu à mon studio, pianiste médiocrement connu, homme à femmes, et dont la faible épaisseur des murs ne m'avait pas laissé ignorer sa récente bonne fortune, je l'avais ressenti quelques jours auparavant dans l'ascenseur où j'étais monté avec elle, alors qu'en regardant ses doigts accomplir avec une virtuosité un peu mécanique les mouvements qu'exigeait la consultation des messages contenus dans son téléphone portable, je m'étais surpris à les imaginer s'acquittant d'une toute autre tâche avec la même autorité un peu fébrile, et tout aussi ostensiblement indifférente à mon égard. Savoir que je ne la reverrais plus avant que ne fût accompli le temps qu'il plairait au nouveau virus de prendre pour faire sa moisson de malades et malheureusement de morts avait soudain rendu sa présence dans l'immeuble plus désirable qu'aucune autre satisfaction que j'eusse pu souhaiter dans l'instant qui avait précédé la nouvelle de son éloignement. C'était son propre compagnon qui m'avait appris leur départ alors que je remontais chez moi, chargé des provisions que j'avais pu trouver dans le supermarché au coin dans la rue. Dégringolant l'escalier en tirant derrière lui sans précaution une valise à roulettes, il me déclara avec véhémence que, du moment qu'il ne serait bientôt plus possible de vivre en ville comme un être humain et non comme ce qu'il qualifia de 'hamster dans sa cage', il préférerait partir dans un lieu où les mouvements seraient moins contraints, fût-ce en Seine-et-Marne, à Guermantes, où sa tante avait une maison, et surtout – il insista sur ce point qui paraissait justifier à ses yeux aussi bien sa fuite éperdue que, par la modestie des dimensions qu'il lui attribuait, le choix discutable de se jeter dans un train au mépris du risque de propager un virus dont il pouvait être déjà à son insu porteur – un petit jardin.

« Faites comme moi, mettez-vous donc au plus vite à la recherche d'un trou perdu en province où passer ce foutu confinement, on y échappera plus facilement », me dit-t-il, chuchotant sur le ton de la confidence, « Je suis un artiste, je ne supporte pas l'enfermement » ajouta-t-il en élevant de nouveau la voix comme pour protester de son droit à enfreindre la règle qui était sur le point de s'appliquer à tous. Je reculai prudemment pour laisser passer ce personnage antipathique, me collant à la rampe tandis qu'il poursuivait sa course furieuse en heurtant chaque marche avec les roues de sa valise sans égard pour le bruit propre à rendre sourds ceux des habitants de l'immeuble qui ne l'eussent pas encore déserté.

De retour dans mon appartement, j'ouvris la fenêtre de ma chambre à temps pour le voir se précipiter dans la bouche du métro, tirant toujours sa valise d'une main et tenant de l'autre le foulard qui lui couvrait le bas du visage afin de le protéger des projections que des malades ignorants de leur état eussent pu lui adresser. Je restai songeur et incapable de décider s'il me convenait, à moi aussi, de fuir Paris, d'où toute vibration des possibles serait bientôt bannie. Les notes tirées du piano installé dans le salon de mon voisin se mêlaient à ma rêverie depuis déjà un moment quand je m'aperçus que le balancement de ce mouvement perpétuel dont le rythme d'abord hésitant s'affermissait peu à peu signifiait que les touches s'enfonçaient en ce moment même sous les doigts dont le jeu rapide et impérieux sur l'écran du portable m'avait séduit au point de vouloir rester en ville pour y passer la période de réclusion obligatoire qui s'annonçait, à condition que cela fût auprès de l'invisible voisine qu'il serait peut-être possible d'apercevoir sur le minuscule balcon où elle se tenait parfois, au côté de son compagnon à la voix virile qui pérorait en fumant une cigarette. Je ne la voyais pas mais je l'écoutais déchiffrer avec une délicate maladresse ce morceau de musique baroque parmi mes préférés, comprenant alors que dans la solitude du confinement, j'allais avoir le bonheur d'être séparé, mais séparé seulement, de l'objet de mon désir par une mince cloison qui me laisserait imaginer jusqu'aux moindres mouvements d'une vie dont presque rien ne m'échapperait, ou plutôt juste assez me parviendrait pour susciter en moi un sentiment d'intimité mystérieuse peut-être préférable même à la réalisation d'un rêve d'autant plus délicieux qu'il était d'ailleurs, désormais, interdit.

## Catégorie Professionnelle

**Pastiche n°2**

-

**L'air de la calomnie**

6 930 signes

Au temps où j'étais porté à croire ce que publiaient les journaux que maman venait déposer dans ma chambre avant même que je fusse sorti du sommeil, j'aurais été tenté de prêter foi à cette tribune signée d'une certaine demoiselle Briseboul, selon laquelle la fin du monde deviendrait inéluctable si nous ne changions pas radicalement nos modes de vie. Mais comme l'annonce d'un péril, aussi grand soit-il, nous laisse généralement indifférents tant que nous n'y sommes pas directement confrontés, je ne modifiai point mes habitudes et je pus m'apercevoir que l'on faisait de même autour de moi : rien par exemple ne venait troubler les rituels du petit clan de Mme Verdurin où il n'était alors question que d'un jeune flûtiste grec qui ressemblait disait-on à une statue d'Antinoüs et dont le faubourg Saint-Germain faisait des gorges chaudes en dégustant des marrons glacés, et cela comme si les grands bouleversements annoncés à cor et à cri n'étaient que pures élucubrations d'une jeune femme en mal de sensationnel. Ainsi, à cette époque, l'ongle incarné dont souffrait la Patronne avait-il bien plus de réalité aux yeux de ses fidèles que les catastrophes prédites, qui, aux dires de certains, menaçaient notre survie au point que l'on parlait déjà d'une prochaine extinction de masse.

Mais, à cette époque, les journaux n'étaient pas les seuls à remettre en question l'ordre du monde. Un pilote d'aéroplane qui se trouvait être le neveu du marquis de Cambremer et qui appartenait à une coterie d'une dizaine de jeunes gens, ayant remarqué, tandis qu'il tenait d'une main ferme le manche de son appareil à plus de mille pieds d'altitude, que l'horizon n'était point courbe mais plat, se refusa à admettre que la terre était ronde. Cette prise de position, dont il fit part en premier lieu à son cercle d'amis, arriva très vite aux oreilles du Tout-Paris, si bien que les conversations dans les semaines suivantes virent s'opposer deux camps : les *Platards*, qui contestaient la théorie de la rotondité de notre planète, et leurs farouches contempteurs, les *Antiplatards*. Le débat fit rage et eut des conséquences insoupçonnées dans de nombreux domaines, dont l'un des épisodes les plus marquants fut sans doute qu'il fit perdre au duc de Châtellerauld, trop ouvertement *antiplatard* aux yeux de certains, la présidence du Cercle pour la réhabilitation du toupet, un poste qui lui tendait pourtant les bras avant que n'éclatât cette regrettable controverse que tous nommaient désormais *l'Affaire*. Mais la polémique enfla encore lorsque le pilote d'aéroplane, pressé de questions au cours d'un dîner donné par sa tante, la marquise de Cambremer, répondit à la baronne Putbus « je vous assure, ma chère, que la terre est tout aussi plate qu'une pensée de madame Verdurin ». Le mot fit le tour du faubourg Saint-Germain à la vitesse de l'éclair ; le lendemain, il était encore servi au déjeuner, puis au souper, et il en fut ainsi tous les jours de la semaine suivante. La princesse d'Epinay le répéta à la vicomtesse d'Égremont, qui le souffla à Mme d'Arpajon, qui s'en fit l'écho chez le vicomte de Courvoisier, lequel le fit connaître à une proche cousine du prince von Faffenheim-Munsterburg-Weinigen qui s'en ouvrit à Mme de Chanlivault, qui le glissa à l'oreille de monsieur de Chaussepierre lequel, malgré sa discrétion coutumière, en fit profiter quelques-uns des membres du

Jockey, si bien que le mot finit inmanquablement par arriver dans le salon de Mme Verdurin. À peine celle-ci entendit-elle le trait assassin qui circulait sur son compte qu'elle ne put contenir cette saillie : « Voilà un crottin qui sent à plein nez son Cambremer ! ». Aussitôt, elle regretta cette réaction qu'elle jugea indigne d'elle, et, pour donner le change et montrer ainsi que le coup ne l'avait pas même effleurée, elle poursuivit le plus posément du monde la rédaction d'un carton d'invitation à l'attention de ce jeune flûtiste grec à propos duquel elle affirma qu'il valait bien deux Paganini à lui seul et que ses doigts couraient si vite sur son instrument qu'il fallait prendre garde de ne point les suivre du regard sous peine d'attraper l'une de ces migraines ophtalmiques qui vous durent parfois jusqu'à quarante-huit heures.

Si donc Mme Verdurin fit l'impossible pour ne point laisser paraître sa blessure d'orgueil au grand jour, et surtout ne pas laisser supposer qu'elle aurait pu s'abaisser à réagir à un pareil affront, elle put compter pour se venger secrètement sur une alliée providentielle en la personne de Mlle Brisebault, laquelle, ne jurant alors que par les déplacements en voiture à cheval et l'odeur de la luzerne, n'avait pas de mots assez durs pour stigmatiser le bourdonnement incessant des avions dont les fumées d'échappement répandaient sur nos villes et nos campagnes des poisons qui finiraient par éradiquer toute trace de vie à la surface de la terre. Certes, dans ses harangues dont la portée ne cessait de croître, la jeune femme ne prenait pas directement pour cible l'impudent neveu de la Cambremer, mais, en jetant le discrédit sur l'aviation, elle finirait sans doute par atteindre l'homme, bientôt coupable aux yeux du monde de corrompre l'atmosphère terrestre avec son appareil. Pour cette raison, Mme Verdurin usa de son influence afin d'introduire Mlle Brisebault dans les salons du faubourg Saint-Germain, où la jeune personne trouva autant de tribunes à la hauteur de son talent d'oratrice et gagna chaque jour de nouvelles âmes à sa cause.

Quelques années plus tard, tandis qu'un mouvement de ma pensée m'avait conduit presque malgré moi à me remémorer la figure de cette jeune femme, je m'en ouvris à monsieur de Norpois qui m'apprit que la Verdurin, dont on disait alors qu'elle ne s'estimerait vengée que le jour où l'avion du neveu des Cambremer serait cloué au sol par un décret d'urgence sanitaire, avait également intrigué pour présenter Mlle Brisebault au duc de Guermantes, lequel, avec ses cheveux qui blanchissaient, sa vue qui déclinait et ses longues jambes qui flageolaient chaque jour davantage, commençait à ressembler à un personnage tout droit sorti de la Comédie-Française sans que l'on pût dire s'il incarnait alors à la ville un fier Dom Juan ou un grotesque Géronte ; toujours est-il que le vieux duc ne parut pas insensible au charme de la demoiselle et l'invita à s'exprimer à la Chambre, où, en dépit de propos parfois excessifs, la jeune femme récolta des applaudissements nourris auxquels s'associa un député reconnaissable entre mille à la capote Poiret qu'il avait conservée de sa

tenue militaire et auquel il ne manquait que les jambières gris de fer pour qu'on le crût de nouveau en partance pour le front, et qui s'enthousiasma ce jour-là pour cette jeune personne qui, dit-il en aparté à son voisin de banc tout en essuyant son monocle, « entendait sauver l'air que l'on respirait comme jadis la Pucelle voulut sauver son roi ».

**Pastiche n°4**

-

**Un mercredi artistique**

6 082 signes

- Ah, Cottard, c'est Madame Verdurin. Je vous téléphone pour une nouvelle extraordinaire : mercredi prochain, pas de mercredi chez moi. Notre petit clan se réunira à l'entrée du Musée du Jeu de Paume. Vous avez lu le journal ? Bergotte est mort, il s'est écroulé sur un canapé en face du tableau de Vermeer « Vue de Delft ». Je ne veux pas être méchante, mais la fréquentation du salon d'Odette ne lui a pas fait de bien ; il paraît qu'il est mort d'une indigestion en sortant de chez elle. Ce n'est pas chez moi qu'il se serait gavé de pommes de terre. – Une indigestion ? ne serait-ce pas plutôt une intoxication alimentaire ? A-t-il eu un lavage d'estomac ? dans mon service c'est une chose courante comme l'eau dont on se sert pour siphonner l'estomac. C'est égal, mais au moins sa mort nous aura donné l'occasion d'aller voir de près le tableau ! --Très bien, reprit Madame Verdurin, je préviens nos amis : rendez-vous demain à 17 h au musée.

C'est ainsi que, quelques jours plus tard, l'on vit arriver une troupe bruyante dirigée par Madame Verdurin, au côté de laquelle Brichot brandissait son parapluie vert, un signe de ralliement que les soldats japonais du Moyen Age, porteurs dans le dos de petites bannières colorées n'eussent pas désapprouvé. Suivaient, un air de mépris à la bouche, une grosse Madame de Cambremer avec un homme en noir, son époux, le nez rouge tout de travers, Ski, un petit homme portant béret basque, le Professeur Cottard et sa femme, Monsieur Verdurin, la pipe à la bouche, suivi du baron de Charlus, se dandinant, qui prenait le bras du violoniste Morel, qui lui-même se dégageait autant qu'il le pouvait de cette étreinte révélatrice. Fermaient la marche Marcel, arrivé presque en retard à cause d'un rendez-vous avec sa cousine, la princesse Sherbatoff, et Saniette tout essoufflé.

Une fois devant le tableau, Mme Verdurin, entourée de sa troupe, annonça qu'elle avait lu dans Le Figaro, qu'en mourant, Bergotte avait bredouillé « petit pan de mur jaune », l'index pointé sur le tableau. Elle avait voulu élucider ce point car elle avait une réputation grandissante de protectrice des arts et tous ses fidèles « en étaient », en particulier le baron de Charlus qui était plutôt « d'artiste » que « d'art », d'où la présence pour cette visite inhabituelle du violoniste Morel interprète très doué qui répondait aux compliments excessifs de son « parrain » Charlus, très épris de sa beauté, par « Je connais la musique. »

Devant le tableau, Marcel s'exclama : « Magnifique, je pense que c'est le plus beau tableau du monde ! Mais je ne vois pas de pan de mur jaune », et il s'approcha de la toile, repéra deux petites taches jaunes : « serait-ce ceci, ou cela dont Bergotte voulait parler ? ou n'est-ce pas une dernière farce du grand romancier, qui, à sa dernière heure a trouvé la vérité non pas dans les cathédrales si liées au lyrisme de sa jeunesse, mais dans un détail de maçonnerie ? » Ski, dont le visage poupin tourna au rose rougeoyant, répondit vivement que tout était dans la couleur, « - le jaune, voici ce qui compte, ce jaune brillant et translucide comme celui d'un Sauternes que les Verdurin nous serviront avec un foie gras pour notre prochain mercredi, au lieu de la galantine que la patronne offre à notre

ami Saniette pour son casse-croûte, n'est-ce pas Saniette que vous préféreriez le foie gras à la galantine ? » Saniette ne répondit pas tandis que riaient (jaune) les Verdurin, et il s'approcha de l'un des pans de mur possibles sur la toile : ce n'est pas un pan ! et pourquoi donc ? l'interrompit Mme Verdurin - Parce que je ne vois pas de soldats défiler – et alors ? – eh bien ce sont eux qui feraient pan, patapan, pan, patapan, pan pan. répondit Saniette dans un souffle – c'est malin dit M. Verdurin, vous êtes devenu militariste ?

Mme de Cambremer eut une illumination : - Mais ce mur jaune, ce n'est pas de la pierre ni du ciment, on dirait du tissu, un tissu chatoyant comme celui des rideaux de notre château de Féterne, n'est-ce pas mon ami ? (se tournant vers Cancan). - Jaune ? jaune d'or comme celui des œufs de la Poule aux œufs d'or ? (faisant référence à l'une des trois fables de La Fontaine qu'il connaissait et qui lui servaient de base de données à ses citations littéraires).

Brichot intervint : - Vous n'y êtes pas, si Bergotte pointa du doigt ce petit pan de mur jaune inconnu c'était pour nous livrer un message, un message dont le décodage doit passer par son étymologie : pan vient du latin panus, pane, panum, qui désigne un champignon. - un champig non... de dieu ! s'écria Cottard, mais vous faites fausse route, le panus est une espèce de tumeur métastasée très contagieuse qui décima la population hollandaise du 17<sup>ème</sup> siècle ! - Eureka, nous brûlons ! renchérit Brichot tandis que Cottard ne put s'empêcher de dire : - comme aurait dit Jeanne d'Arc. – Excusez-moi interrompit Charlus qui mit son lorgnon pour s'approcher de la plus grosse tache jaune : ce détail est essentiel, je le sais d'autant mieux qu'un de mes ancêtres Guermantes, un intime de Louis XIV, était secrètement allié aux princes d'Orange Nassau, à une époque où le jaune soufre était attribué à la minorité catholique aux Pays Bas, en fait à une minorité de mœurs ! Ce petit pan de mur jaune est donc un message secret de Vermeer à ceux de la confrérie ! - Vraiment ? s'écria la princesse Sherbatoff, c'est tout à fait extraordinaire, étonnant, intellessant !

La très réservée Madame Cottard sortit de son silence : - Si je comprends bien, Bergotte est mort l'index pointé vers un mystère (« et boule de gomme » marmonna le docteur), et les mystères en peinture ça fait parler (vous souvenez-vous du portrait de Machard ?).

La Patronne, rayonnante, conclut : - Pour nous résumer, ce gremlin de Bergotte non seulement a trouvé le moyen de faire parler de lui, de Vermeer, de notre petit noyau, et à nous faire entrer dans la postérité, mais surtout, à titre posthume, il a pu repousser un de mes mercredis ! et elle enfouit soudainement sa tête dans les mains, prise d'une gaieté irrépressible.

## Catégorie Scolaire

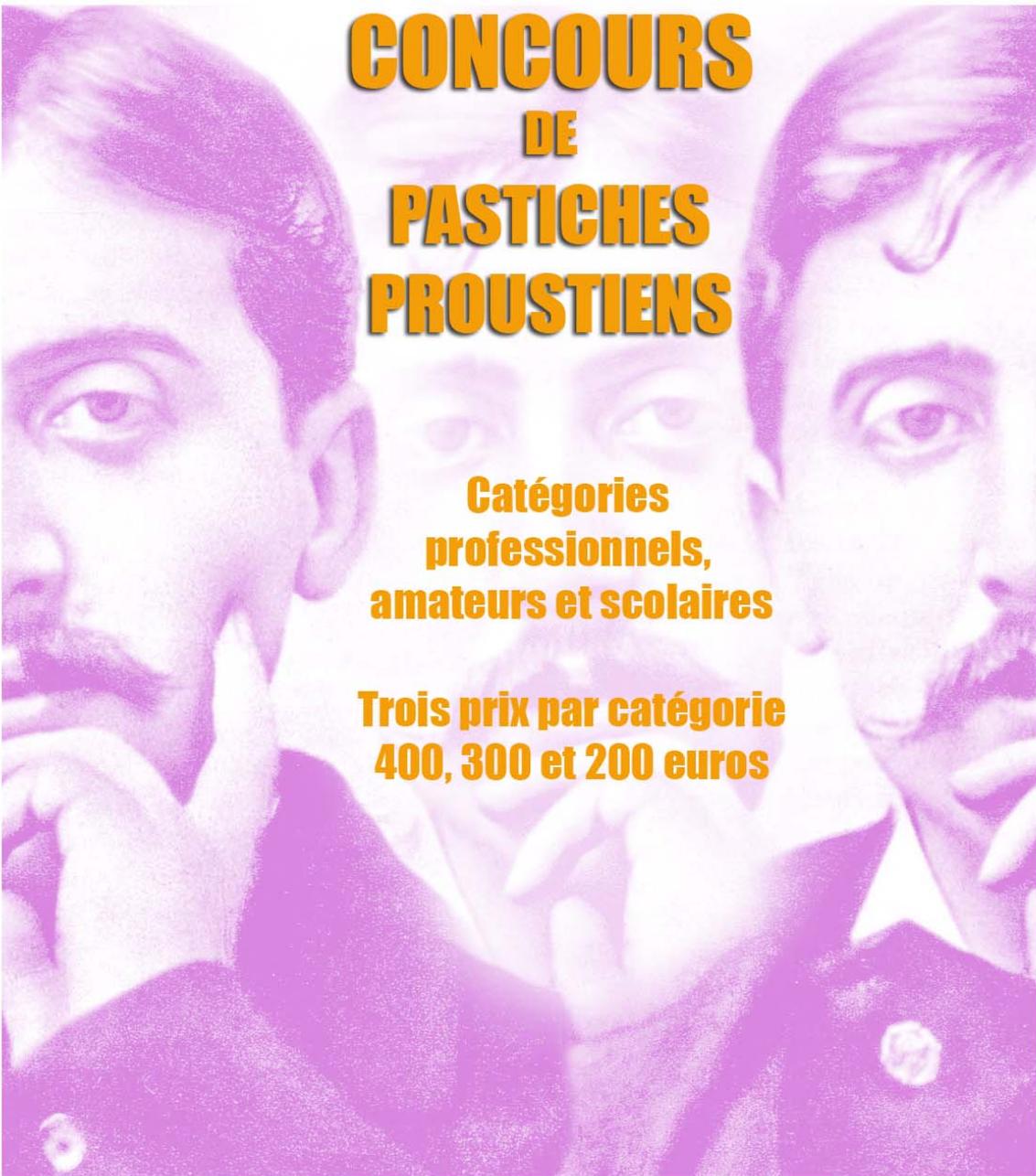
**Pastiche n°1**

-

**Une échappée musicale**

2 550 signes

Il y a trois jours, alors que je faisais ma promenade du soir, à l'heure où le soleil se couche dans un ciel jaune orangé, où les rues se vident de toute âme humaine et où mes sens s'éveillent, j'entendis, au loin, quelques notes de flûte traversière, comme si elles s'étaient enfuies dans les airs pour parvenir à mes oreilles. Je voulus donc savoir d'où venait cette mélodie rayonnante et attirante à laquelle se mêlaient progressivement des percussions, comme les clochettes scintillantes, joyeuses et animées du doux et printanier muguet. J'avais toujours dans les rues froides et moroses quand je vis le foyer fleurissant de cette majestueuse musique : c'était le jardin de la maison du compositeur Guermantes, aimé, renommé et doué d'un talent sans pareil. La mélodie, plus marquée encore, n'en finissait plus d'embellir. Cors, euphoniums et trombones escortaient, tels des gardes royaux, ce premier thème qui m'envoûtait comme un bateau de pêche téméraire avant la tempête. Alors, je l'aperçus : l'armée de musiciens, instruments en main, dans une lumière tamisée, faisait résonner un combat de notes. D'un geste, le chef d'orchestre, qui n'était autre que Guermantes lui-même, fit riposter, par des glissandos s'échappant du ciel, la clarinette, fée d'hiver virevoltant sur l'eau et défiant les vagues. Les doubles-croches s'enchaînaient sur la portée comme les dribbles d'un joueur vaillant, vif et précis, survolant le match. Comme transporté au cœur de ce jardin orné de tulipes, de bleuets et de jonquilles et devenu théâtre de mon imagination, je n'étais pas plus qu'un simple spectateur de ce mystérieux déluge musical. Un bref instant, alors que les cuivres débutaient un nouveau thème au rythme plus lent et paisible, formant la majuscule d'une envie à venir, un doux flottement m'envahit, pendant lequel les bois vinrent déposer le nappage de la musique : c'étaient des petites touches de couleurs, des mots, un roman. Les notes mystérieuses des contrebassons et les arpèges aigus des flûtes amenaient, comme de petits sautilllements, une lueur de gaieté dans la mélodie tourbillonnante formée de triolets vagabonds. Frappé comme par la lecture d'un livre dans lequel les lieux seraient des tonalités et les noms des silences, au fond de moi, quelque chose surgit : une envie de partager cette aventure, de la raconter, de la créer, de faire s'accorder les notes avec mes mots comme les pièces d'un puzzle ; mais comment pourrais-je y parvenir ? Et serais-je capable d'atteindre une telle prouesse harmonique ?



# CONCOURS DE PASTICHES PROUSTIENS

Catégories  
professionnels,  
amateurs et scolaires

Trois prix par catégorie  
400, 300 et 200 euros

**Renseignements sur le site [www.amisdeproust.fr](http://www.amisdeproust.fr)**

**Date limite de remise des textes : 31 mars 2020**

*Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray*

**Ce concours bénéficie du soutien de M. Bruno Roger**

**WWW.AMISDEPROUST.FR**